

rive, en partant des aveux échappés au D^r Strauss lui-même, c'est-à-dire en supposant que l'Évangile de Luc a réellement pour auteur l'homme auquel l'antiquité l'attribue. Pour défendre de même l'authenticité des autres Évangiles, nous devons aussi rechercher les résultats auxquels leur examen peut conduire. L'Évangile de Matthieu seul ne sera pas l'objet de nos études. En effet, les derniers traités qui le concernent nous obligeraient à donner à l'examen des raisons internes et externes pour ou contre son authenticité, une extension disproportionnée avec le but immédiat du présent ouvrage*. D'ailleurs le résultat des recherches sur Matthieu dépendra, ce semble, des recherches sur l'Évangile de Jean.

B. Preuve de la crédibilité de l'histoire évangélique, tirée de l'Évangile de Marc.

Si l'authenticité de Marc est pour nous sans importance relativement aux documents qu'il ajoute à ceux que Luc nous fournit, elle ne laisse pas cependant d'être d'un grand intérêt à cause de la personne de l'auteur; car si cet évangile est authentique, nous avons un témoin de plus dans le cercle

* KERN, dans la *Gazette de Tubingue pour les théologiens*, 1851, 2^{me} n^o, a entrepris la défense de cet évangile avec habileté, bien qu'avec certaines restrictions. Comp. avec KERN, OLSHAUSEN *De authentia Matthiæ*, part. 1. 1855. part. 2. 1856.

de ceux qui ont été en commerce immédiat avec le Sauveur. Les Actes font mention d'un Jean surnommé Marc, dont la mère possédait à Jérusalem une maison dans laquelle les Apôtres se réunissaient habituellement (Act. 12, 12.). Ce même Jean accompagna l'apôtre Paul dans ses voyages à Antioche, à Chypre, en Pamphlie (Act. 12, 25, 13, 4, 13.), et il revint plus tard à Chypre avec Barnabé (Act. 15, 39). D'un autre côté, Paul, dans ses Épîtres, fait mention d'un Marc comme d'un de ses compagnons. Voyez ses Épîtres à Philémon (v. 24.) et aux Colossiens (4, 10.) écrites pendant sa première captivité, et la deuxième Épître à Timothée (4, 11.) écrite pendant la seconde. Pour reconnaître l'identité de ce Marc avec celui dont les Actes font mention, il suffit de remarquer que ce Jean (surnommé Marc) paraît aussi dans les Actes sous le seul nom de Marc (Act. 15, 39.), et que Paul, dans l'Épître aux Colossiens (4, 10.), le désigne comme le neveu de Barnabé, circonstance qui cadre très bien avec l'histoire et qui vient à propos pour expliquer la prédilection que Barnabé témoigne pour ce jeune homme (Act. 15, 38, 39.). Pierre (1, 5, 13.) nous parle aussi d'un compagnon de ses travaux nommé Marc et qu'il appelle son disciple (*ὁ υἱός μου*. Comp. Matth. 12, 27.). Ce Marc est-il le compagnon de Paul? Nous avons plus d'une raison de le penser. 1^o Nous trouvons encore près de Pierre, dans le même endroit, un autre compagnon de Paul nommé

Sylvain; 2^o la deuxième Épitre à Timothée (4. 11.) nous présente Marc dans l'Asie-Mineure, éloigné de nouveau de Paul, et il est fort possible qu'il allât alors à Babylone, ou qu'il en revint; 3^o Pierre ayant ses entrées libres dans la maison de la mère de Marc (Act. 12.), il est très vraisemblable qu'il aura été l'instrument de sa conversion; 4^o les plus anciens Pères de l'Eglise placent Marc dans les rapports les plus intimes avec Pierre. Le classement d'un homme pareil parmi les garants du caractère historique de notre récit évangélique, ne peut être une circonstance indifférente pour nous. Les efforts de quelques-uns de nos adversaires nous prouvent aussi qu'il ne leur a pas été indifférent de le rencontrer sur leur chemin.

Le second Évangile a-t-il été réellement écrit par cet ami des fondateurs du Christianisme? Nous sommes assez heureux pour posséder sur ce point un témoignage qui remonte jusqu'à l'entourage immédiat du Christ. Le prêtre Jean, *disciple immédiat du Seigneur*, nous parle en ces termes de l'Évangile de Marc (Eusèbe, hist. eccl., 3. 39.): « Marc « était interprète de Pierre, et écrivait avec soin ce « qui lui était resté dans la mémoire; il ne mit « cependant pas dans leur ordre (*ὡς ᾤζονται*) les pa- « roles et les actions du Christ. Il n'avait pas, en « effet, entendu le Christ lui-même, et il ne l'avait « pas accompagné; mais il avait été plus tard à la « suite de Pierre, qui disposait ses enseignements

« suivant les besoins de ses auditeurs, sans avoir « positivement le dessein de faire un recueil (précis) « des paroles du Seigneur. On ne peut donc pas « dire que Marc ait failli en écrivant ainsi certaines « choses, comme Pierre les avait racontées. Il n'a- « vait qu'un soin, c'était de ne rien omettre de ce « qu'il avait entendu et de ne rien défigurer dans « le récit. » Voilà un témoignage précis et que l'on ne doit pas regarder comme de peu de valeur. Credner l'appelle « le plus ancien témoignage que « nous ayons sur l'auteur d'un évangile. » (Intr. p. 111.).

Voyons maintenant ce que notre critique trouve à dire contre ce témoignage: « Papias, dit-il, met « dans la bouche du prêtre Jean les renseignements « suivants sur le second Évangile: il a été écrit par « Marc, qui servait d'interprète à Pierre et qui ré- « digea cet évangile de mémoire, d'après les prédi- « cations de son maître. D'autres (Clém. d'Alex. « dans Eus. 2. 15.) veulent que Pierre ait parcouru cet écrit et l'ait approuvé. Mais, d'une part, « cette dernière assertion se réfute par la propre « contradiction de celui qui nous la présente (idem, « *ibidem*, vol. 6. C. 14); et de l'autre, le premier « document, qui fait travailler Marc d'après la pré- « dication de Pierre, et par conséquent d'après une « source qui lui est propre, ne peut en aucune fa- « çon s'appliquer à notre second Évangile, qui est « visiblement une compilation de Matthieu et de

« Luc. (Griesbach l'a prouvé jusqu'à l'évidence dans « son livre intitulé *Commentatio, quæ Marci evangelium totum è Matthæi et Luca commentariis descriptum esse demonstratur.*) En outre l'expression « *ᾠ τὰς ἐπι*, que Papias emploie à propos de l'ouvrage « de Marc, ne peut s'appliquer en aucune façon à « l'ouvrage que nous possédons à présent. On voit « donc, de ce côté aussi, s'évanouir les apparences « qui pouvaient faire croire au premier abord que « Papias parlait de l'Évangile actuellement attribué « à Marc. »

Reprenons.—Un Marc, disciple de Pierre, a écrit un Évangile; on n'ose pas le nier; mais, ajoute-t-on, l'Évangile que nous possédons sous ce nom n'est pas le même que celui-là. Maintenant, si nous pouvons démontrer que les dépositions du prêtre Jean ne sont pas en contradiction, comme on le croit, avec le caractère de notre Évangile, il faudra convenir que nous avons un témoignage de la crédibilité et de l'authenticité de cet Évangile capable de satisfaire l'homme le plus incrédule. Disons d'abord que, si Schleiermacher dans son examen du témoignage de Papias sur Matthieu a donné un sens trop étendu à ces mots *λόγια κυριακά*, comme Strauss le reconnaît après Lucke, il a véritablement agi ici de la même manière à l'égard des mots *ᾠ τὰς ἐπι*. En effet, d'après Schleiermacher, le mot *ᾠ τὰς ἐπι* *

* Dans son acception militaire primitive, il était opposé à *σποράδην*.

ne peut signifier autre chose qu'un ordre chronologique, ou un classement symétrique des matières; or, puisque notre Évangéliste suit un fil chronologique et un plan déterminé, notre *Évangile de Marc ne peut être désigné dans ce passage*, non plus que notre Évangile de Matthieu dans l'autre; et ce témoignage ne peut s'appliquer qu'à « un recueil de « traits isolés de la vie du Christ, de paroles et d'actions reproduites précisément comme elles se « trouvaient éparses dans les prédications de Pierre, « sans former une suite ou composer un tout, sans « classement par chapitres, et sans aucun ordre « basé sur la chronologie ou sur le rapport des « choses entr'elles. » — N'est-il pas bien déplorable de voir placer la discussion de choses aussi importantes que l'authenticité d'un évangile, sur la pointe d'une aiguille, sur la portée présumée du sens des mots *ᾠ τὰς ἐπι*! On peut voir là-dedans une hypothèse ingénieuse; on peut admirer l'adresse du prestidigitateur qui porte un poids pareil sur un point d'appui aussi faible; seulement il ne faudrait pas soumettre toutes les données historiques à des conjectures de ce genre! Ici, par exemple, le raisonnement n'est basé sur rien. Car les mots *ᾠ τὰς ἐπι* ne pourraient-ils donc exprimer que « l'absence « d'un ordre basé sur la chronologie ou sur le rapport des choses entr'elles »? Quand un biographe ne peint la vie de son héros qu'imparfaitement et par des mémoires (*σποραδικήματα*) détachés et ran-

gés les uns à côté des autres, ne peut-on pas dire qu'il ne nous raconte point cette vie dans « un ordre rigoureux » ? Le mot *καθ' ἑξῆς* dans le *proœmium* de Luc doit, comme nous l'avons vu, être pris dans un sens directement opposé. On a remarqué que *τάξις* est opposé à *σποράδιον* et signifie par conséquent un rang serré; un rang n'est-il donc pas interrompu là où des membres détachés manquent ? Par bonheur, le vieil historien Papias nous a donné l'explication du sens dans lequel le prêtre Jean a employé les mots *ὡς τάξις*. En effet, les paroles suivantes nous rendent la chose pleinement intelligible : *ὡς δὲ ἐν ἡμετέρῳ Μάρκος, οὗτος ἔβη γράφας ὡς ἀσπινθίνευον*. Voilà donc ce que le prêtre Jean nous dit de l'Évangéliste; il n'a écrit que certaines choses et non pas tout complètement. On voit ainsi que cette objection n'a aucune consistance et doit être écartée.

Nous ne chercherons pas à nier l'importance bien plus grande de l'autre difficulté présentée par Strauss. Voici la question. Le témoignage de la plus haute antiquité, dont nous venons de parler, et un grand nombre d'autres plus récents nous disent que Marc a composé son récit évangélique d'après les prédications de Pierre; et cependant, non-seulement son récit suit en général Matthieu et Luc, mais Griesbach, Paulus, Saunier et Theile ont démontré, après l'Anglais Owen, que l'Évangile de Marc, excepté quelques passages peu nombreux, n'est qu'un abrégé de Matthieu et de Luc, et repro-

duit mot à mot, dans certains endroits, l'un ou l'autre de ces auteurs. Nous voulons, avant de commencer la discussion, présenter à nos lecteurs quelques remarques au sujet des recherches sur les rapports des trois synoptiques entr'eux.

Tous ceux qui se sont occupés de ces recherches, reconnaîtront, ou devraient au moins reconnaître, combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'affirmer quoi que ce soit, d'une manière apodictique, dans cette question. On ne peut peser les assertions contradictoires émises et démontrées sur ce sujet, depuis que de nos jours l'attention de la critique a été portée de ce côté, sans considérer cette même critique comme un aérostat, que chaque coup de vent pousse où il lui plait. Tandis que Hug démontre avec son habileté accoutumée que chacun des synoptiques s'est servi des autres d'après l'ordre dans lequel ils sont placés devant nous, c'est-à-dire que Marc a écrit d'après Matthieu, et Luc d'après ses deux prédécesseurs, Herder et Storr se croient en état de prouver que Marc sert de base à Luc et à Matthieu. D'après Vogel, Luc est la source de Marc, et des deux réunis est sorti Matthieu. Busching pense que Matthieu s'est servi de Luc, et que Marc est formé des deux autres. Mais voici un nouveau météore qui paraît dans l'atmosphère de la critique : l'Évangile primitif. Toutes les tentatives faites pour déduire un évangéliste d'un autre sont abandonnées comme surannées... Le phénomène a bien des phases :

Le premier Eichorn, Marsh, le second Eichorn, etc... Il faut avouer, pour être juste, que c'est une des hypothèses les plus ingénieuses qui aient été créées par la critique du Nouveau-Testament; mais il lui a fallu aussi descendre au tombeau. Gieseler vint après Herder, et nous présenta, dans son remarquable traité, un cycle *évangélique de la tradition orale*. Cette opinion a encore pour elle l'assentiment complet de beaucoup de gens, uniquement parce qu'il n'y en a pas de plus nouvelle. Cependant on s'aperçoit déjà qu'elle ne suffit pas pour aplanir la difficulté. On recommence à parler de l'emploi de sources plus anciennes, et le cycle est parvenu à son terme; car nous voici revenus avec de Wette (Intr. 2. A. §. 88, 93.) au point d'où la nouvelle critique était partie, à l'influence réciproque des évangélistes: Matthieu a exercé une influence sur Luc, et Marc a eu Matthieu et Luc sous les yeux. Enfin le modeste Schott termine par cet aveu, qui ôte à la critique même un refuge dans l'avenir: *Etsi lubenter largiamur ejusmodi conjecturam, cujus ope, quæcumque disceptari possint de his illisve sectionibus evangeliorum canonicorum parallelis, prorsus desiniuntur, HAUD FACILÈ UNQUAM PRODITURAM ESSE.*

Dans cet état de choses, un des critiques* qui essaient de démontrer que Marc a eu Matthieu et Luc sous les yeux et a formé son Évangile d'après

* THEILE, dans le *Journal de Viner et d'Engelhardt*; v. 6, p. 9.

eux, ose placer en tête de son essai les paroles suivantes: « Il ne faut pas rejeter de prime-abord le « présent essai dans la région des hypothèses. Il « ne s'agit pas ici de possibilités, mais bien de réa- « lités, et on y a renoncé positivement à tout ce qui « n'est que pure vraisemblance. » En face d'une pareille confiance, on ne peut excuser le critique que sur sa grande jeunesse. L'opinion qui fait de l'Évangile de Marc une simple mosaïque composée avec le premier et le troisième Évangile, a pour elle, nous le savons, un grand nombre de critiques, surtout depuis que Saunier est venu interpréter les leçons de Schleiermacher en sa faveur; et, lorsque Strauss vient de prime-abord nous déclarer que Griesbach a « prouvé cette opinion jusqu'à l'évidence », cela n'a rien de bien surprenant. Néanmoins un examen plus approfondi conduirait un esprit pénétrant à reconnaître qu'on peut au contraire démontrer jusqu'à l'évidence la fausseté de cette hypothèse. Il faut remarquer d'abord qu'elle n'a pas même pu satisfaire complètement ceux qui s'étaient portés ses défenseurs. Car Schleiermacher est obligé d'avoir recours à une nouvelle hypothèse, et de supposer que l'Évangéliste n'a pas eu sous les yeux notre texte de Luc dans son entier (sur Luc, p. 158). Saunier (p. 158) pense que du moins il n'a pas eu sous les yeux le chapitre 9 de Luc, v. 51 et suiv. De Wette arrive au résultat suivant: « Sa manière « de procéder aurait été trop arbitraire, s'il avait

« eu les deux autres Évangélistes sous les yeux en composant son Évangile; on doit donc penser qu'il s'en est servi de mémoire. » Cet aveu suffit à lui seul pour juger cette hypothèse; car, de nos jours combien faudrait-il qu'un homme eût lu de fois les Évangiles de Matthieu et de Luc pour composer une mosaïque telle que l'on nous représente l'Évangile de Marc? Et quelles raisons Marc aurait-il eues d'apprendre par cœur ces deux Évangiles? Aussi, le Dr Credner, qui a traité ce sujet le dernier, abandonne-t-il l'opinion de Griesbach.

Entrons plus profondément dans la question, et présentons ce qui rend cette hypothèse inadmissible, l^e Schleiermacher nous dit: « Quant à moi, pour que je ne puisse comprendre l'hypothèse d'Eichorn, qui fait sortir nos trois premiers Évangiles d'un Évangile primitif, il suffit que cette hypothèse m'oblige à me représenter nos bons Évangélistes entourés de cinq ou six livres écrits en diverses langues, et prenant tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, la matière de leurs ouvrages. » N'y a-t-il pas aussi, dans le cas présent, quelque chose d'immortifiable, quoique sans aucun doute à un moindre degré? Quoi! un disciple des Apôtres jouissant d'une autorité égale à celle de Luc se serait attaché à l'ouvrage de son compagnon et à celui de Matthieu *, pour en faire une compilation et

* Cet usage, que Marc aurait fait de leurs écrits, servirait du reste à prouver l'autorité apostolique de ces hommes.

des extraits si serviles, qu'on ne pût trouver dans tout son ouvrage que deux chapitres qui lui fussent propres; et il ne se serait permis d'ailleurs que d'ajouter çà et là quelques petits renseignements!... Voilà ce que l'on voudrait nous faire croire!

Écoutons à ce sujet Gieseler, dans son ouvrage sur l'origine des Évangiles (635): « Combien le travail qu'on est obligé d'admettre dans ce cas, ne diffère-t-il point de la manière de procéder qui convient à une pareille époque! Ici l'Évangéliste le plus récent assigne à des narrations entières et à des sentences isolées une place toute différente de celle qu'elles occupent dans l'ouvrage de son prédécesseur; il faut donc qu'il ait feuilleté cet ouvrage, tantôt à une place, tantôt à l'autre, pour y prendre ces passages! Il commence par copier mot à mot, puis il se fait un jeu de changer l'ordre des mots et des pensées; ensuite il omet des pensées, et finit par changer les expressions et les synonymes, sans altérer (complètement) la pensée! Or, au milieu de tant d'apprentis, ces écrits portent si clairement l'empreinte de la simplicité, et il y a une telle absence de prétentions, que leurs ennemis eux-mêmes sont forcés de le reconnaître. » Nous allons suivre quelques instants seulement l'opération attribuée à l'Évangéliste, pour nous faire une idée de la manière dont on le fait procéder.

Au chapitre 1, v. 1-20 il suit Matthieu en l'a-

brégeant, non toutefois sans jeter un regard sur Luc, pour lui emprunter ces phrases : *ὡς γίγραται ἐν Ἠσαΐα*— *λύσαι τὸν ἱμάντα τῶν ὑποδημάτων*— *οὐ εἰ δ' οὐδὲ μου*. Il abandonne ensuite Matthieu, lorsqu'il arrive au sermon sur la montagne exposé trop longuement pour son but dans cet Évangéliste; puis il s'attache à Luc aux c. 4, 24-3, 6. Il passe cependant le discours tenu dans la synagogue de Nazareth, parce qu'il contient trop d'exemples tirés de l'Ancien-Testament. Il omet de même la pêche de Pierre, qu'il avait déjà racontée, d'après Matthieu. Rentrant alors chez Luc le sermon sur la montagne, il se retourne aux c. 3, 7-4, 20 vers Matthieu, auquel toutefois il avait déjà précédemment emprunté des expressions isolées. Puis trouvant chez Matthieu un trop grand nombre de paraboles, il se contente, aux c. 4, 24-5, 43, d'en prendre quelques-unes des plus courtes; et il revient ensuite avec d'autant plus d'empressement à Luc, qu'il a sauté précédemment dans Matthieu le récit du voyage à Gadara, etc... Il retourne ensuite vers Matthieu, pour raconter, au c. 6, 1-6., la visite à Nazareth; et il va aussitôt après rejoindre Luc de nouveau, pour donner, au c. 6, 7-13, la mission des Apôtres, et, au c. 6, 14-29, le jugement à la cour d'Hérode. S'associant en même temps à Matthieu, il rapporte ici la décollation de Jean, et parle ensuite, c. 6, 30 et suiv., du retour des Apôtres, d'après Luc....

Et l'on veut trouver naturel qu'un écrivain antique, un homme qui était, aussi bien que Luc, disciple des Apôtres, flotte ainsi sans plan entre les ouvrages de ses deux prédécesseurs et aille emprunter une phrase tantôt à l'un, tantôt à l'autre! Eh bien, soit! Mais comment expliquera-t-on maintenant cette différence d'expression qui se fait sentir dans tout l'Évangile, et qui semblerait ainsi calculée pour jouer au fin avec le lecteur en évitant de suivre pendant deux lignes de suite un des deux Évangélistes? Donnons ici un des chapitres où la conformité avec Luc est le plus visible, et nous ferons ensuite ressortir les différences de Marc.

Comparez Marc 4, 21-23. avec Luc 4, 34-37.

✠ 21. Καὶ εἰσπορεύονται εἰς Καφαρναούμ. καὶ εὐθὺς τοῖς σάββατιν εἰσέλθων εἰς τὴν συναγωγὴν ἐδίδασκεν.

✠ 22. Καὶ ἐξεπλήσσαντο ἐπὶ τῇ διδασκῇ αὐτοῦ. ἦν γὰρ διδάσκων αὐτοῦς ὡς ἐξουσίαν ἔχων καὶ οὐχ ὡς αἰ γράμματαίς.

✠ 23. Καὶ ἦν ἐν τῇ συναγωγῇ αὐτῶν ἄνθρωπος ἐν πνεύματι ἀκαθάρατος καὶ ἀνέκραγε λέγων.

✠ 31. Καὶ κατήλθεν εἰς Καφαρναούμ, πόλιν τῆς Γαλιλαίας, καὶ ἦν διδάσκων αὐτοὺς ἐν τοῖς σάββασι.

✠ 32. Καὶ ἐξεπλήσσαντο ἐπὶ τῇ διδασκῇ αὐτοῦ, ὅτι ἐξουσίαν ἦν ἔχειν αὐτοῦ.

✠ 33. Καὶ ἐν τῇ συναγωγῇ ἦν ἄνθρωπος ἔχων πνεῦμα δαιμονίου ἀκαθάρτου, καὶ ἀνέκραγε φωνῇ μεγάλῃ λέγων.

- * 24. Ἐα, τί ἡμῖν καὶ σοί, Ἰησοῦ Ναζαρενῆ; ἠλθεσ ἀποκτεῖναι ἡμᾶς. αἰδᾷ σε τίς εἶ, ὁ ἄγιος τοῦ Θεοῦ.
- * 25. Καὶ ἐπετίμησεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς λέγων, φημῶσιν καὶ ἔξελθε ἐξ αὐτοῦ.
- * 26. Καὶ σπαράξας αὐτὸν τὸ πνεῦμα τὸ ἀκάθαρτον καὶ κράξας φωνῇ μεγάλῃ ἐξῆλθεν ἐξ αὐτοῦ.
- * 27. Καὶ ἐθαμβήθησαν πάντες, ὥστε συζητεῖν πρὸς αὐτοὺς λόγους· τί ἐστὶ τοῦτο; τίς ἢ διδάχῃ ἡ καιρῆ αὐτῆ, ὅτι κατ' ἐξουσίαν καὶ τοῖς πνεύμασι τοῖς ἀκαθάρτοις ἐπιτάσσει, καὶ ὑπακούουσιν αὐτῷ;
- * 28. Ἐξῆλθε δὲ ἡ ἀκοὴ αὐτοῦ εὐδὺς εἰς ἅλην τὴν περὶ ἧρος τῆς Γαλιλαίας.
- * 34. Ἐα, τί ἡμῖν καὶ σοί, Ἰησοῦ Ναζαρενῆ; ἠλθεσ ἀποκτεῖναι ἡμᾶς. αἰδᾷ σε τίς εἶ, ὁ ἄγιος τοῦ Θεοῦ.
- * 35. Καὶ ἐπετίμησεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς λέγων, φημῶσιν καὶ ἔξελθε ἐξ αὐτοῦ. Καὶ βῆσαν αὐτὸν τὸ δαίμονιον εἰς μίσην ἐξῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ μηδὲν βλάψαν αὐτόν.
- * 36. Καὶ ἰγίνετο θάμβος ἐπὶ πάντας, καὶ συνελθόντες πρὸς ἀλλήλους λέγοντες· τίς ἡ λόγος οὗτος, ὅτι ἐν ἐξουσίᾳ καὶ δυνάμει ἐπιτάσσει τοῖς ἀκαθάρτοις πνεύμασι καὶ ἐξέρχονται;
- * 37. Καὶ ἐξεπορεύετο ὁ ἦχος περὶ αὐτοῦ εἰς πάντα τόπον τῆς περιχώρου.

Quel est l'écrivain qui, en extrayant un passage d'un autre auteur, s'aviserait de mettre *εισπαρεύονται* où celui-ci aurait mis *κατήλθεν*, *σπαράξας* à la place de *ἔβησαν*, et *ἐθαμβήθησαν* au lieu d'*ἰγίνετο θάμβος*, etc. ?... Un plagiaire maladroit qui veut caclier son larcin, un dandy qui change la coupe de son habit, parce qu'un autre en porte un pareil, à la bonne heure !

Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'une semblable idée ne viendrait jamais à un homme honnête et raisonnable.

En présence de cette différence persistante dans l'expression, à laquelle viennent se joindre les *idiosyncrasies* faciles à reconnaître chez cet évangéliste, comme le mot *εὐδὺς* qu'il met partout, sa prédilection pour les diminutifs comme *παιδίων*, *εὐνογάρτων*, *κοράσιον*, *κυνάρια*, *ἰχθύδια*, et pour le présent dans la narration, etc..., de Wette a été forcé d'avouer qu'il est impossible que Marc ait eu sous les yeux les écrits de ses deux prédécesseurs supposés. Ce que nous venons de dire est bien suffisant pour la démonstration que nous voulons donner ici, et il est superflu d'appuyer encore sur d'autres points tels que les suivants : l'insuffisance des raisons alléguées pour expliquer la manière brusque dont Marc passe d'un évangéliste à l'autre et les omissions qu'il fait souvent dans leurs récits; l'accord de Luc avec Matthieu, accord qui est parfois aussi frappant que celui de Marc avec Matthieu et Luc, et devrait ainsi placer Luc, à l'égard de Matthieu, dans un rapport semblable à celui de Marc avec ses deux prédécesseurs.

Nous voulons cependant montrer encore ici que l'opinion de Strauss* prive de toute vraisemblance

* Suivant cette opinion, Marc aurait, pour les récits miraculeux, un système d'enchérissement sur Luc et sur Matthieu.

la supposition qui place sous les yeux de Marc les écrits de deux autres synoptiques. Strauss, en effet, attribue dans ce cas à l'Évangéliste un système d'exagération étrange, apanage habituel, suivant lui, de la tradition populaire, qui enlumine involontairement tous ses tableaux. Ainsi, notre Évangéliste aurait trouvé chez Luc, dans l'histoire de la femme sujette à un flux de sang, que cette femme avait inutilement dépensé son bien à se faire traiter par les médecins (Luc, 8. 43.), et il aurait ajouté, pour *enchérir* (c. 5, 26.) : « Mais elle n'en allait que plus mal » ! Il a dû lire chez Luc que Jésus avait demandé qui l'avait touché (Luc, 8. 45.), et il aurait ajouté au v. 32 : « Et Jésus regardait autour de lui qui l'avait touché » ! Il a pareillement lu dans l'histoire du Paralytique (Luc, 5, 19), qu'on avait apporté ce malade devant Jésus en le descendant « par les ouvertures du toit ; » et, pour embellir la chose, il aurait dit qu'on avait enlevé les tuiles pour faire une ouverture au toit (Marc, 2. 3) ! Puis, comme l'ouverture n'eût pas été assez *considérable* s'il n'y avait eu que deux personnes pour porter le paralytique, Marc aurait ajouté qu'il était porté par quatre hommes ! Matthieu, 8, 29, nous rapporte que les démoniaques avaient cherché par leurs cris à éloigner Jésus ; Luc fait tomber à terre à l'approche de Jésus celui dont il nous parle, et Marc vient ensuite *enchérir* en ajoutant « qu'il l'avait déjà vu de loin ! » Marc lit dans Luc que le démoniaque se tenait dans les

tombeaux ; aussitôt il ajoute : « nuit et jour, et il se frappait avec des pierres ». Les autres Évangélistes ne parlent que d'un troupeau de pourceaux ; Marc nous dit qu'il y en avait deux mille !

Nous ne nions pas que la tradition populaire ne puisse ajouter involontairement de semblables *enluminures* ; et si l'on accordait que les récits évangéliques portent un caractère non historique, on ne pourrait pas protester contre une exagération légendaire dans les récits de Marc. Mais prétendre qu'un écrivain, en faisant un extrait du texte d'un autre, s'est avisé d'y ajouter phrase par phrase de *petits enchérissements* de ce genre *, c'est une supposition si étrange, que les *étrangetés* attribuées à Marc ne sont rien auprès de celle-là. Mais cette opinion ne devient-elle pas évidemment insoutenable, quand il s'agit d'un écrivain qui a eu des relations avec les premiers témoins de la vie du Christ, et quand nous nous rappelons les aveux de notre critique sur la « noble simplicité » de nos Évangiles ?

Nous venons donc de voir encore une fois ce qu'il faut penser sur ce que le D^r Strauss regarde comme *démontré jusqu'à l'évidence*.

Jetons un dernier coup-d'œil sur l'assertion du prêtre Jean. Nous n'exigeons d'aucun critique une foi aveugle aux rapports des Pères de l'Église ou des

* Les Évangiles apocryphes sont là pour nous montrer qu'on eût pu trouver des exagérations bien autrement fortes.

témoins encore plus anciens du Christianisme. Nous trouvons bon que la critique recherche dans leurs récits la part de l'histoire et celle des conjectures particulières; mais on ne peut méconnaître que la déplorable coutume de traiter ces témoignages avec une légèreté inexcusable, ne prenne de nos jours une force nouvelle, et cela uniquement pour la commodité des faiseurs d'hypothèses. Nous demandons seulement pour ces anciens témoignages, le même degré de respect que Lachmann a accordé aux plus anciens *manuscrits* dans sa critique du Nouveau-Testament. Il a pris pour point de départ un texte tel que ces manuscrits le donnent, sans en ôter les corrections dogmatiques et les fautes d'écriture probables; on obtient ainsi une base sur laquelle la critique peut asseoir ses conjectures. Plusieurs de nos critiques nouveaux au contraire, prennent dans leurs conjectures le texte de leur critique historique, et recherchent ensuite ce que les manuscrits contiennent. Maintenant, si l'on examine le témoignage en question pour voir s'il porte le caractère de la crédibilité, il faut commencer par convenir que le prêtre Jean était en position de savoir quelque chose sur le compte de Marc. Il avait été disciple du Seigneur et avait par conséquent vécu précédemment en Palestine; à l'époque dont il s'agit, il vivait en Asie-Mineure; dans ces deux pays il avait connu les Apôtres et en particulier Pierre. De plus, comme Marc avait été plusieurs

fois dans l'Asie-Mineure, il pouvait aussi l'avoir connu d'une manière très précise. Son témoignage, ou celui de Papias, contient ensuite une circonstance d'un grand poids en faveur de sa crédibilité. Les Pères de l'Église, pour donner aux documents évangéliques un plus haut degré de crédibilité, cherchaient, autant que possible, à établir qu'ils remontaient jusqu'aux Apôtres et jusqu'au Seigneur lui-même. Ainsi Origènes et d'autres ont classé Luc parmi les soixante-dix disciples; d'autres ont voulu trouver dans Marc (14, 51) la preuve que cet Évangéliste avait été à la suite de Jésus. Notre témoignage au contraire exclut formellement la supposition que Marc ait appartenu à l'entourage immédiat du Seigneur. L'auteur de ce témoignage ne paraît donc pas avoir suivi ses propres conjectures; des écrivains postérieurs soutiennent, même contradictoirement avec lui, que Marc avait connu personnellement le Sauveur. La mère de l'Évangéliste s'étant établie à Jérusalem et unie aux Apôtres aussitôt après l'Ascension, il eût été très facile de rendre plausible la connaissance personnelle de Marc avec le Christ.

Nous avons encore à défendre un autre point de la tradition ecclésiastique au sujet de Marc. Ce point n'est pas compris à la vérité dans le témoignage dont nous nous occupons; mais il peut aussi servir à prouver que nous devons peser avec soin les traditions qui se présentent à nous avec des garanties

extérieures solides, avant de leur substituer nos propres hypothèses. D'après Clément d'Alexandrie les anciens docteurs, *οἱ ἀρχαῖοι πρεσβύτεροι*, rapportaient que Marc écrivit son Évangile pour les Romains (Eus. v. 6, c. 14). L'Évangile contient quelques indications qui viennent confirmer cette tradition d'une manière frappante. On y trouve quelques mots latins qui ne se voient point dans les autres, *λεπτόν, σπεκουλάτορ* et le prix de la monnaie, du *λεπτόν*, y est évalué d'après le *quadrans* romain (12, 42). Quoique la langue des Grecs eût adopté moins de mots étrangers que celles des autres peuples, on comprend cependant que les termes militaires des Romains et les noms des monnaies ont dû s'introduire surtout dans les contrées que les troupes romaines occupaient; de sorte que l'usage des mots que nous avons cité ne peut être regardé comme une preuve certaine. Il faut cependant observer que Matthieu, Luc, Josèphe, Plutarque et autres n'emploient nulle part le mot *λεπτόν*, mais bien *εκατίνταρχος* ou *εκατοντάρχης*; et quand Plutarque se sert de mots tels que *σπεκουλάτορ, κεδράντις*, il trouve nécessaire d'y ajouter une explication; chez Marc, au contraire, ce dernier mot est employé lui-même comme explication.

Celui qui croirait devoir attribuer à une source écrite l'accord des Évangélistes entr'eux, devrait suivre le chemin déjà frayé par la sagacité de Hug, examiner si Marc ne s'est point servi de Matthieu,

et si le texte de Marc n'était point au nombre des documents particuliers employés par Luc. On pourrait dire aussi que les trois Évangélistes ont puisé à une source commune de petits écrits particuliers, circonstance plus que suffisante pour expliquer leur concordance. Enfin, il serait encore bien plus facile d'arriver au but, en s'appropriant l'hypothèse de Gieseler sur la tradition orale des Évangiles; car on trouverait alors un appui dans le témoignage historique du prêtre Jean (Voy. Gieseler, p. 123). Il est vraisemblable que Pierre aura eu la coutume de présenter une courte esquisse de la vie du Seigneur, partant de l'époque à laquelle les Apôtres pensaient que leur témoignage commençait à être compétent, comme il le dit lui-même (Act. 1, 22). D'ailleurs les peintures de détails que nous trouvons chez Marc, les renseignements particuliers qu'il nous donne sur Pierre (c. 1, 36, s., 37, 13, 3, 16, 7), ne nous prouvent-ils pas que le récit de cet Évangéliste émane d'un témoin oculaire?

Nous voulons revenir encore une fois ici à l'accusation si grave que le Dr Strauss a intentée contre l'auteur du second Évangile, précisément au sujet des détails dont nous venons de parler. Les critiques allemands n'ont du moins jamais contesté à nos Évangiles le mérite de parler au cœur avec une majesté simple, qui a même paru les toucher. Mais la vue plus pénétrante de notre critique a découvert, au milieu de la simplicité de Marc, une

ornementation déplacée. D'après lui toutes les additions qui sont propres à cet Évangile, *ne sont que des ornements dus à l'imagination hyperbolique de son auteur*. Nous avons montré combien cette thèse devient ridicule, lorsque celui qui la soutient admet en même temps que cet Évangile est une compilation de Matthieu et de Luc. Eclairons encore la question sous un autre rapport, et pour cela examinons la critique des deux récits miraculeux particuliers à l'Évangile de Marc (Marc 7, 32 et suiv. 8, 22 et suiv.). Notre auteur nous a répété assez souvent que la tradition populaire amoncelait les miracles comme l'avalanche amonçèle la neige. Or, dans le récit de Marc, le merveilleux est atténué par une *gradation* dans la guérison. Le critique nous a dit plus d'une fois que la tradition populaire aimait les contrastes subits, comme ceux que nous offrent ailleurs la lèpre qui disparaît en un clin-d'œil, ou l'homme paralytique depuis trente ans qui s'en va à l'instant même emportant son lit. Ici la cécité est remplacée peu à peu par la vue. Il nous a dit souvent que les miracles légendaires étaient invisibles et insaisissables. Dans le récit en question, nous avons des détails satisfaisants à cet égard. Le caractère historique des récits miraculeux se trouve donc ainsi chez Marc, plus que partout ailleurs, justifié par lui-même. On ne peut donc voir sans étonnement le critique baser ici ses attaques sur l'existence d'une

circonstance dont l'omission sert ailleurs de point de départ à ses accusations. C'est, en vérité, un précieux talent de savoir s'arranger de tout ! Le critique raisonne ainsi : Le désir de *faire de l'effet* par des peintures exagérées et frappantes, a été comprimé ici évidemment, chez l'Évangéliste, par un intérêt plus puissant, celui de donner plus de crédibilité à son récit, en le rendant plus facile à imaginer. « Il est difficile de se figurer tout ce qui est soudain. » Nous l'avouons, dans la formation des légendes, il peut se manifester quelquefois une tendance à sacrifier l'Effet, pour obtenir plus de crédibilité en faisant procéder les choses avec une gradation qui les rende plus saisissables à l'imagination, tandis qu'ailleurs on cherchera à augmenter l'Effet par des circonstances soudaines et frappantes, aux dépens de la crédibilité. Mais supposer, comme notre auteur le fait ici, qu'un seul et même écrivain va, suivant son caprice, tantôt soumettre à la loupe et exagérer d'une manière grotesque, tantôt regarder avec un verre diminuant et peindre en raccourci les faits merveilleux que la tradition lui a livrés, c'est procéder contrairement à toute notion psychologique. Cette conduite est d'autant plus étonnante de la part de Strauss, que, d'après sa manière de voir, on ne trouve partout ailleurs chez Marc qu'un penchant à l'exagération. Par exemple, quelles preuves extraordinaires de la force d'imagination de l'Évangéliste ne trouve-t-il pas dans l'histoire du sourd-muet !

(Marc 7, 32-37.) Il ne nous montre, en cet endroit, rien moins que six exagérations au moyen desquelles Marc fait passer cette histoire du positif au superlatif : 1° Jésus conduit le sourd-muet loin du peuple. 2° Il met les doigts dans les oreilles de cet homme, et de la salive sur sa langue, ce qui rend la chose mystérieuse. 3° Jésus lève les yeux au ciel et jette un soupir, tandis qu'il n'y a aucune raison qui motive cette aspiration. 4° Jésus prononce le mot étranger Ephpheta, parole qui a ici quelque chose de mystérieux, (semblable du reste aux mots *ταλὴὰ κοῦμι* qu'on trouve Marc, c. 5, 41.) 5° Jésus, pour augmenter l'effet, défend au sourd-muet de dire à personne ce qui vient de se passer. 6° Les assistants ne s'étonnent pas simplement, mais, *ὑπερπαρασῶς*, c'est-à-dire, au-delà de toute mesure ! On conviendra cependant que, pour que toutes ces circonstances puissent servir à prouver la force particulière de l'imagination de cet évangéliste, il faut qu'elles soient propres à ses récits. Par malheur, nous les retrouvons toutes dans d'autres histoires, chez les autres évangélistes. 1° Dans la guérison de la fille de Jaïre, tout le peuple est écarté, et les disciples eux-mêmes, excepté trois. (Luc 8 ; 31.) 2° Jésus met de la terre et de la salive sur les yeux de l'aveugle-né et l'envoie même à la piscine de Siloah (Jean, 9.). 3° Jésus regarde au ciel et fait une prière dans la résurrection de Lazare (Jean, 11, 41). 4° Les mots de Jésus sont

aussi rapportés dans Matthieu (27, 46.). 5° Jésus défend de répandre le bruit du miracle, selon ce même évangéliste (9, 30.). 6° Nous voyons les miracles produire un étonnement encore plus grand, d'après Matthieu (9, 33.). Si les détails de ce genre étaient ajoutés volontairement par l'Évangéliste, ou involontairement par la tradition, on y reconnaîtrait souvent un but déterminé, celui de l'exagération. Au lieu de cela, nous ne trouvons en général dans la narration de Marc qu'une plus grande précision. Ainsi, là où Matthieu (9, 18) se sert du mot indéterminé *ἄρχων* Marc nous donne le nom de l'individu en question, Jaïre, et désigne sa dignité avec plus de précision, *εἰς τῶν ἀρχισυναγῶγων*. Lorsque Matthieu (15, 22) parle d'une *γυνὴ χαναναία*, Marc (7, 26) dit : *γυνὴ Ἑλληνὶς Συροφοινίκισσα τῷ γένει*. Dans beaucoup de cas même, les additions de Marc diminuent l'effet plutôt que de l'exagérer. Ainsi, Matthieu (27, 16) appelle Barrabas *δίδυμος επίσημος*; et Marc dit seulement qu'il avait commis un meurtre dans une sédition. Marc nous donne souvent les noms de personnages que les autres ne connaissent point; et cette circonstance, dans l'opinion du critique, est aussi propre à appeler le soupçon sur lui qu'à le rendre digne de foi; car, dit-il, les apocryphes produisent les noms de beaucoup de personnages évangéliques que les Évangélistes eux-mêmes ne nomment point; tel est, par exemple, le nom de l'épouse de Pilate, qui s'appelle Procula,

ou Claudia Procula ; dans l'Évangile de Nicodème et dans les autres sources apocryphes , ainsi que dans les Ethiopiens , suivant Ludolf , (Lex. Æthiop. 6, 341.). Mais tout critique raisonnable ne doit-il pas reconnaître que , lorsque des noms de ce genre sont produits à une époque rapprochée des événements , on doit les regarder , de prime abord , comme historiques , surtout quand on n'a perçoit aucune intention dans la mention de ces noms ?

Melancthon , dans son histoire de la vie de Luther , ne nous donne pas le nom de l'ami dont la mort subite fit une si profonde impression sur l'esprit du réformateur : cette omission seule doit-elle nous faire douter de la vérité du récit de Bavarus , autre ami de Luther , qui nous apprend que ce jeune homme se nommait Alexis ?

C. Crédibilité de l'Histoire évangélique prouvée par l'Évangile de Jean.

Si l'on excepte la polémique de la petite secte des Aloges , vers l'an 200 , polémique qui ne prenait sa source que dans des préjugés dogmatiques , on ne voit , dans le cours des siècles , en dedans comme en dehors de l'Église chrétienne , aucun doute s'élever contre le fait de la rédaction de cet Évangile par l'apôtre dont il porte le nom. En 1792

seulement , Evanson , déiste anglais , vint attaquer son authenticité , par des raisons dogmatiques bien plus faibles encore que celles des Aloges. Ce doute s'éveilla aussi en Allemagne à cette même époque de négation , mais Bretschneider (dans ses *Probabilia* qui parurent en 1820) est le premier qui puisse réclamer la gloire d'avoir engagé la lutte avec des armes un peu vigoureuses. Cependant le résultat de cette dernière attaque , fut d'enraciner plus profondément , dans la conscience de tous les théologiens allemands , la conviction de l'authenticité de l'Évangile de Jean , lorsqu'on vit le D^r Bretschneider quitter le combat en s'avouant vaincu * ; et depuis cette époque le doute ne fut plus reproduit nulle part , excepté peut-être dans l'Introduction du D^r de Wette **. Il fallait du courage pour renouveler le combat ; car , dans la lutte précédente , on s'était servi de tant d'armes , et d'une tactique si habile , que c'était une question de savoir s'il en restait encore pour une nouvelle attaque. Il ne s'agissait pas seulement de s'élever contre la conviction

* Voyez dans les *Annales de Philosophie chrétienne* , sur cette polémique , les Articles sur le D^r Strauss et ses adversaires naturalistes et spéculatifs. (*Ann.*, 3^e Sér., 1845.)

(N. de l'Éditeur.)

** Bruno Bauer a repris depuis l'idée du D^r Bretschneider. Voyez l'intéressant travail de M. le comte d'Ilorer sur cet écrivain. (*Univ. cathol.*, t. xx, oct. 1845.)

(N. de l'Éditeur.)